

D'un inconnu de longue date

Eudore Évanturel, *Oeuvre poétique*, texte établi et présenté par
Guy Champagne, Québec, Nota Bene, collection « Prose et
poésie », 2004

Vincent Charles Lambert

Numéro 5, hiver 2004

Envisager Fernando Pessoa

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2297ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, V. C. (2004). Compte rendu de [D'un inconnu de longue date / Eudore Évanturel, *Oeuvre poétique*, texte établi et présenté par Guy Champagne, Québec, Nota Bene, collection « Prose et poésie », 2004]. *Contre-jour*, (5), 157-161.

D'un inconnu de longue date

Eudore Évanturel, *Œuvre poétique*, texte établi et présenté par Guy Champagne, Québec, Nota Bene, collection « Prose et poésie », 2004.

On en sait peu d'Eudore Évanturel, de l'homme qu'il fut comme des poèmes qu'il nous laissa. On ne dispose d'aucune photographie, d'aucun journal intime pouvant servir de fond à ces poèmes étranges, que l'on dirait venus de nulle part. Cette oeuvre demeure sans visage. Elle ne ressemble à rien de ce qui s'écrivait alors, dans ce fervent XIX^e siècle. Car elle a renoncé au chant. Et même, à tout ce qui fut chanté de son temps : grands espaces, passé de gloire, aventuriers, peuple élu... Il suffit de lire une page de *La Légende d'un peuple* de Louis Fréchette pour comprendre la portée de ce choix. Les poèmes d'Évanturel se refusent à toute édification, à tout enseignement. Ils ne décident de rien, se contentant d'observer ce qui s'offre à eux :

*Un beau salon chez des gens riches,
Des fauteuils à la Pompadour,
Et, çà et là, sur les corniches,
Des bronzes dans un demi-jour.*

*Des œillets blancs dans la corbeille
Tombée au pied d'un guéridon.
Un Érard ouvert de la veille,
Une guitare, un violon.*

*Une fenêtre. Un rideau rouge.
Et sur un canapé de crin,
Un enfant qui dort. Rien ne bouge.*

Il est dix heures du matin.

Et pourtant, faut-il le dire, dans cette scène de la vie ordinaire, quelque chose a lieu. Un enfant sommeille dans un salon tranquille, et rien ne bouge. À quand remonte le sentiment selon lequel l'immobilité, à elle seule, fait événement ? C'est là une question à laquelle il faudra répondre un jour ou l'autre (lorsque cette immobilité aura cessé, pour nous aussi, d'être fascinante), mais ce qui m'étonne par dessus tout, pour l'instant, c'est que le poème d'Évanturel s'ajuste à cette immobilité. Il ne l'enfreint guère, ni ne l'oriente vers une quelconque moralité. Le poème demeure au seuil de la scène, docile. Il accompagne. On ne saurait dire si le poète est là, tout près, dans le cadre de la porte ou à la fenêtre, mais ne sent-on pas son visage effacé, sa présence discrète à l'orée de la scène ?

On doit à Guy Champagne la réédition d'un tel poème, paru une première fois dans le volume des *Premières poésies. 1876-1878* — aussi les dernières, ou presque —, œuvre que la critique de l'époque s'empressa d'oublier, comme il se devait, inapte à l'assimiler à quelque ferveur nationale que ce soit.

Qu'aura-t-il fallu pour que l'on s'oblige ainsi à parcourir la bibliothèque de ce lointain XIX^e siècle ? Depuis une vingtaine d'années, de nouveau, un dialogue paraît s'ouvrir, cette fois moins en regard d'une tradition nationale que dans l'esprit, plus circonspect, d'un échange secret, d'une lecture particulière et sobre d'anciens textes (on pense aux rééditions, sous Gilles Marcotte, des *Anciens Canadiens* de Philippe-Aubert de Gaspé et, surtout, de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau). Non que ces œuvres aient enfin commencé de nous ressembler. Bien plutôt, elles nous échappent, semblant appartenir à quelque part oubliée de nous-mêmes. Elles émergent d'un fond qui n'est plus le nôtre. Elles nous sont devenues étrangères et, de fait, ont beaucoup à nous dire. Elles nous concernent autrement, de par une sobriété qu'on leur reconnaît enfin, presque malgré nous, après n'avoir retenu que leurs élans messianiques. Cette sobriété, d'où vient-elle ? Est-elle dans le texte ou dans celui qui s'y attarde, ou bien, simplement, est-elle le lieu même de cet échange secret, de ce réaménagement de l'épique en un parcours ralenti ; de ce passage du chant, grave et solennel, à une lecture murmurée ?

Mais Eudore Évanturel fut, de son temps même, l'étranger. Il me fait penser à Jules Laforgue, dans cette parole profane et leste qui est sienne et qui, par je ne sais quel enchantement simple, vous fait sentir le monde de plus près — souvent aussi, en fin de poème, lorsqu'un dernier vers rejette sa clarté sur tout ce qui le précède : « Il est dix heures du matin ». Voilà qui décontenance, ce vers comme séparé du poème et qui d'un trait fait basculer la scène, l'espace, dans l'instant et la conscience. Le poème d'Évanturel se contente de peu, se gardant bien d'élever ce peu à plus grand que lui. C'est que cette scène où rien ne se passe est toujours là, déjà, quand le poète arrive pour la voir. Elle lui préexiste, ce qui ne saurait nous surprendre, nous gens de l'après tout, nous qui venons à la suite du monde, mais voilà : de son temps, Évanturel fut bien l'un des seuls à vivre en une terre immédiate, contraignante, qu'il lui suffisait pourtant de parcourir sans jamais être tenté d'y projeter l'image d'un monde à venir. Ainsi le poète erre-t-il, roi descendu de son trône, attentif à la solitude des hommes, à quelques scènes d'exaspération entrevues par les fenêtres comme au long des corridors d'un hôpital immense :

*Pauvre et ne gagnant qu'à peine
De quoi nourrir sa moitié,
Mon voisin, que rien ne gêne,
Ce matin s'est marié.*

*Assez de bruit à ses noces
Pour rendre un riche jaloux.
J'ai vu partir les carrosses
Et revenir les époux.*

*Et pensif, à ma fenêtre
Qu'illuminait le matin,
J'ai songé qu'un jour, peut-être,
Leurs enfants mourront de faim.*

Qu'est-ce que cette perplexité du poète, au matin ? L'être pensif se voue tout entier à cette pensée errante qui l'occupe. On croirait qu'il pense et n'est-ce pas lui, plutôt, qui est pensé ?

(Ces vers de Victor Hugo me viennent en tête, en révélant davantage :

*Comme il était rêveur au matin de son âge !
Comme il était pensif au terme du voyage !...*

Je remarque entre ces deux vers, au reste assez plats, une symétrie douteuse. Nous sommes devant un couple de vers dont la correspondance s'établit peu à peu, un mot devant l'autre. Mais la véritable étrangeté de cette symétrie vient du fait qu'elle n'est guère accomplie, ni parfaitement découpée. Quelque chose ne va pas dans cet équilibre du mot à mot. Voyez, en fin de vers, s'introduire le doute : « Au matin de son âge ! » devient « au terme du voyage !... » ; le « son » du jeune âge disparaît, faisant place au « du » ; le point d'exclamation demeure, mais pour être suivi de points de suspension — ce « !... », si fréquent au XIX^e siècle, peut être la formule la plus claire que l'âme a su donner de ses contours. Que s'est-il donc passé, du premier vers au second, pour que l'exclamation se résorbe en doute, pour que la ferveur ne soit désormais plus que vacuité, bras repliés sur l'ombre ? J'ignorais que le rêveur et le pensif pouvaient se contredire ainsi, comme les deux versants d'une même vie.)

Mais chez Évanturel, si l'on doute, si l'on se refuse au chant, rien n'est trop pénible. Dans ce questionnement sans fin, au beau milieu des mystères, le pensif sommeille. Il songe : c'est l'être qui fait même plus que penser, car il n'a pas encore quitté le rêve. Il se dit que le monde est parfois bien méconnaissable, sans pourtant qu'il ne s'en plaigne. Au contraire, cette méconnaissance lui semble précieuse. C'est elle que le poème doit surprendre, en voyeur. On remarquera que l'attention d'Évanturel se porte d'instinct sur des scènes de la vie privée. Avec lui, nous voyons le monde rétrécir, adopter, enfin peut-être, les contours de l'homme et du drame qui le porte. La scène privée n'est ni le prolongement d'une conscience en manque de reflet, ni matière à dérision (ce qui reviendrait au même) : elle est, dans la

mesure du possible, laissée à son mystère. Et nous aussi, lecteurs, sommes laissés à nous-mêmes devant un tel espace, flottant, laïcisé, se prolongeant en notre absence, bien après que le livre se referme.

Vincent Charles Lambert